



Marco Bélanger, *Pour une éthique de la coexistence*, Montréal, Liber, 2013, 220 p., 23 €.

Marco Bélanger pose une question très contemporaine : comment définir une éthique dans « un temps où l'on reconnaît à chacun de nous la liberté de trouver sa propre voie » (p. 9). Dans la mosaïque des parcours individuels et des convictions, comment définir une éthique commune ? La réponse est, pour lui, dans la « coexistence » au sein de laquelle « nos ressemblances comptent en somme autant que nos différences » (p. 25). Aux logiques des ressemblances humaines, que l'auteur, mathématicien d'origine, analyse avec une rigueur formelle toute mathématique, il faut aussi ajouter des éléments visant à garantir l'égalité au sein de rapports qui ne sont pas nécessairement égalitaires (comme les rapports hiérarchiques) ou au sein de comportements qui ne le sont pas nécessairement non plus (comme les comportements individualistes). « Le consentement ou la libre soumission à autrui » (p. 100) semble à l'auteur l'un de ces éléments, soumission libre ne signifiant « pas nécessairement une attitude de résignation » (p. 101). L'empathie serait une autre méthode d'approche : « Une société égalitaire [...] offre les conditions les plus propices à l'expression de l'empathie » (p. 112). De là la notion de coexistence, « liée non seulement à la temporalité simultanée (coexister c'est exister simultanément), mais aussi aux rapports qu'entretiennent les coexistants entre eux » (p. 115). Il s'ensuit évidemment des contraintes morales fondamentales – ne pas tuer, ne pas violenter autrui –, mais aussi des contraintes qui visent à une égalité harmonieuse – ne pas voler, ne pas avoir une attitude raciste... Ces contraintes n'incluent pas la prévention du mensonge, dont le statut moral reste très ambigu et témoigne des « multiples exceptions ou dérogations à la vérité [qui] n'ont pas [leur] équivalent dans les autres formes de mal agir » (p. 134).

Nous aboutissons donc au souhait d'une société de coexistence pacifique et égalitaire qui « impose des contraintes à notre agir » (p. 147), mais qui ne donne pas pour autant des contraintes précises « qui nous orienteraient vers un bien commun » (p. 147), laissant à chacun la diversité de son parcours. De même « la coexistence n'exclut pas l'amour du prochain [...], mais [...] elle ne l'impose pas pour autant » (p. 156). Elle laisse à chacun le soin de trouver sa voie éthique dans une société paisible et équilibrée : une sorte d'éthique minimale, un « minimalisme moral » (p. 179), conforme aux idées de Ruwen Ogien, d'ailleurs cité par l'auteur. Cette éthique minimale et pragmatique n'empêche pas la recherche du bien individuel, mais l'assujettit à une éthique de la relation : « Notre rapport de coexistence a à voir non avec ce que doit être l'être humain, mais avec ce que doit être la relation entre nous » (p. 204), une relation qui suggère aussi « une nouvelle valeur de prudence » (p. 195), puisqu'autrui comporte en lui « une part d'inconnu » (p. 195). En fin de propos, l'auteur résume lui-même sa proposition éthique : « Quoi que tu fasses de ton existence, abstiens-toi au moins de verser dans la nuisance, l'inégalité de traitement et l'indifférence envers autrui ; le reste ne regarde que toi » (p. 208). Ou encore, cette éthique trouve ses valeurs minimales « sur ce qu'il faut éviter de faire, plutôt que sur ce qu'il faut faire » (p. 209).

Enfin, l'ouvrage constitue un très beau plaidoyer, cohérent, élégant et bien écrit, dont on peut seulement regretter que, construit sur lui-même à partir de ses propres prémisses, il ne donne pas davantage de place à d'autres approches assez complémentaires, comme l'approche habermassienne, et, plus généralement, qu'il ne se situe pas plus précisément au sein de la mouvance des recherches éthiques contemporaines.

Georges CHAPOUTHIER